K K

LE ROI DE LA RIVIÈRE D'OR

John Ruskin

Le roi de la Rivière d'Or

… de John Ruskin

… traduit par Françoise Gries

Titre original : *The king of the golden river, 1851*

Illustrations : *Richard Doyle (noir et blanc) et Arthur Rackham (couleurs, sauf première)*

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée toute diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales, sans modification et dans son intégralité.

ISBN : 978-2-9556264-7-4

ans une région isolée et montagneuse, était située, autrefois, une vallée étonnamment fertile et luxuriante. De tous côtés, celle-ci était entourée de parois rocheuses et escarpées, aux sommets constamment enneigés, sur lesquelles ruisselaient, en flots ininterrompus, de nombreux torrents. Un de ces torrents se jetait vers l'Ouest, d'un rocher situé à une telle hauteur, que le crépuscule venu, et la vallée entière plongée dans l'obscurité, les rayons du soleil couchant illuminaient encore cette cascade, qui tombait alors en une pluie d'or. C'est pour cette raison que les gens du pays l'appelaient : la Rivière d'Or.

De façon surprenante, aucun de ces torrents ne se jetait dans la vallée elle-même : tous dévalaient l'autre pente des montagnes, pour aller ensuite se perdre en serpentant, au travers de larges plaines et aux alentours de cités populeuses. Cependant, les nuages étaient constamment ramenés vers les sommets enneigés, et s'attardaient avec langueur au dessus de la vallée. Aussi, durant les périodes de sécheresse et de pénurie d'eau, alors que tout le pays alentour souffrait de la chaleur, la pluie ne faisait-elle jamais défaut dans la petite vallée. Les moissons y étaient si abondantes, l'avoine si haute, les pommes et les raisins si colorés, le vin si capiteux, le miel si doux, que sa seule vue était un émerveillement, et que tous l'appelaient : la *Vallée aux Trésors.*

Cet endroit était la propriété de trois frères : Duncan, Bruce, et Célestin. Les deux aînés, Duncan et Bruce, étaient deux individus repoussants, pourvus de sourcils épais et de petits yeux inexpressifs aux paupières tombantes, ce qui leur donnait à la fois un aspect impénétrable et inquisiteur. Ils vivaient du travail de la terre, dans la Vallée aux Trésors, et se montraient en cela très compétents : ils tuaient toutes les créatures qui ne leur rapportaient pas d'argent, ou qui leur en coûtaient. Ainsi, ils tiraient sur les corbeaux qui picoraient leurs fruits,

exterminaient les hérissons qui risquaient de boire aux pis de leurs vaches, empoisonnaient les grillons qui volaient des miettes dans la cuisine, et étouffaient les cigales qui chantaient tout l'été dans les citronniers. Ils faisaient travailler leurs serviteurs sans les payer, et quand ceux-ci s'y refusaient, ils les houspillaient et les mettaient à la porte sans leur payer de gages.

Vous seriez étonné qu'en appliquant de telles méthodes, les trois frères ne fussent pas devenus très riches. Tel était le cas : ils étaient effectivement très fortunés ! En général, ils retardaient la vente de leur grain jusqu'à ce que le prix en ait beaucoup monté, puis le vendaient au double de sa valeur. Des montagnes d'or encombraient leur plancher. Et pourtant, personne ne les avait jamais vus faire l'aumône d'un sou ou d'une croûte de pain. Ils n'allaient jamais à l'église, rechignaient à payer leurs impôts, et étaient en un mot, si violents et insupportables, que ceux qui avaient eu affaire à eux les appelaient : les Sales Frérots.

Le plus jeune des frères, Célestin, était aussi différent de ses aînés qu'il est possible de l'être sur le plan de son aspect physique, mais également de son caractère. Il n'avait pas plus d'une douzaine d'années, et faisait déjà preuve d'une grande bienveillance à l'égard de toute créature vivante. On se doute qu'il ne s'entendait pas particulièrement bien avec ses deux frères, ou plutôt, que ces derniers ne s'entendaient pas très bien avec lui. En général, Célestin était affecté au tournage de la broche, quand il y avait quelque animal à rôtir, ce qui arrivait rarement. Car les deux frères, il faut leur rendre cette justice, se montraient aussi avares avec eux-mêmes qu'avec les étrangers. À d'autres occasions, on lui faisait récurer les chaussures, les planchers, et parfois la vaisselle, l'autorisant, à titre d'encouragement, à racler ce qui restait dans les plats. Et de temps à autre, il recevait une bonne volée de coups, car il ne fallait pas pour autant, négliger son éducation…

Pendant longtemps, les choses restèrent ainsi. Puis survint un été pluvieux, et les ennuis commencèrent…

Les foins étaient à peine rentrés qu'une inondation en emporta les balles vers la mer, la grêle dévasta les vignes, et des moisissures infestèrent le maïs. Bien entendu, la Vallée aux Trésors fut la seule épargnée de ces fléaux. En effet, si tout le pays manquait de pluie, il y en avait suffisamment dans la vallée, et si tout le pays souffrait de l'absence de soleil, celui-ci y brillait généreusement. Tous vinrent acheter du maïs chez les Sales Frérots, et tous s'en retournèrent en les maudissant. Ces derniers reçurent la somme qu'ils avaient demandée, sauf de la part des plus pauvres, qui n'avaient quant à eux, d'autre recours que de les supplier. Plusieurs d'entre eux se tordirent de faim sur le seuil même de la porte des deux frères, sans que le moindre regard leur soit accordé.

L'hiver approchait et, avec lui, les jours de grand froid, quand un des deux aînés sortit, après avoir fait ses recommandations habituelles à Célestin, laissé pour prendre soin du rôti : celui-ci ne devait laisser personne entrer, et aucune marchandise sortir. Célestin s'assit près du feu, car il pleuvait fort, et les murs de la cuisine n'étaient ni confortables, ni agréables à contempler. Il tourna la broche, encore et encore, jusqu'à ce que le rôti prenne une belle couleur brune.

« Quel dommage…, songeait-il. Mes frères n'invitent jamais personne à dîner. Je suis certain que cela les réjouirait de partager un morceau de mouton aussi appétissant, alors que personne dans la contrée, ne possède rien d'autre que du pain sec. »

Alors qu'il prononçait ces derniers mots, deux coups se firent entendre à la porte d'entrée.

« Ce doit être le vent, se dit Célestin. Personne d'autre ne se risquerait à venir frapper à notre porte. »

Mais ce n'était pas le vent… Les coups redoublèrent de façon stupéfiante. Le visiteur semblait pressé d'entrer, sans tenir aucun compte des risques qu'il encourait. Célestin s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit, et passa la tête au dehors afin de voir de qui il s'agissait.

Il y avait là un petit homme, à la tournure parmi les plus étranges. Il possédait un très long nez, de couleur légèrement cuivrée. Ses joues étaient très rondes et très rouges. On aurait pu croire qu'il venait de passer les quarante-huit dernières heures à souffler sur des braises récalcitrantes. Ses yeux brillaient gaiement au travers de longs cils soyeux. Ses moustaches bouclaient deux fois, à la manière d'un tire-bouchon, de chaque côté de sa bouche. Et sa chevelure, d'un curieux poivre et sel, descendait bien au dessous de ses épaules. Il mesurait moins d'un mètre trente, et portait un chapeau pointu, qui faisait pratiquement la même hauteur que sa personne, décoré d'une très longue plume noire. Son pourpoint se prolongeait, à l'arrière, en deux énormes basques rappelant un habit en queue de pie. Le tout était dissimulé dans les plis gonflés d'une gigantesque cape noire, d'aspect luisant, qui se

serait révélée bien trop longue par temps calme. En effet, le vent, qui sifflait tout autour de la vieille demeure, la faisait flotter au-delà des épaules de son propriétaire sur une longueur équivalente à quatre fois sa propre taille.

Célestin, stupéfié par l'étrange apparence de son visiteur, resta immobile sans pouvoir prononcer un mot. Le vieux monsieur, qui venait d'exécuter un nouvel air, plus énergique que le précédent, sur le marteau de la porte, se tourna alors afin de rattraper sa cape, que le vent emportait. Ce faisant, il aperçut la tête blonde de Célestin, encadrée dans l'embouchure de la fenêtre, la bouche et les yeux grands ouverts.

« Hello ! dit le petit homme. Ce n'est pas là une façon d'accueillir un visiteur ! Je suis trempé. Laisse-moi entrer. »

Pour être honnête, il *était* effectivement trempé. Sa plume lui pendait entre les jambes comme la queue d'un petit chiot quand on vient de le réprimander, et de l'eau en ruisselait comme d'un parapluie. Des extrémités de ses moustaches, la pluie s'écoulait jusque dans les poches de son habit, puis en ressortait, à la façon d'un petit ruisseau.

« Veuillez m'excuser, répondit Célestin. Je suis vraiment désolé, mais cela est impossible.

— Qu'est-ce qui est *impossible* ? demanda le vieil homme.

— De vous laisser entrer, monsieur. Je ne le peux pas. Mes frères me tueraient si j'osais même l'envisager. Que voulez-vous, monsieur ?

— Ce que je veux ?? répondit le vieil homme avec irritation. Je veux un abri, et du feu. Et chez toi, il y a un grand feu, qui flambe, qui crépite, et dont les flammes dansent sur les murs, avec personne pour en profiter. Laisse-moi entrer, dis-je. Je veux seulement me réchauffer. »

La tête de Célestin s'était alors suffisamment longtemps penchée à l'extérieur pour que ce dernier puisse se rendre compte qu'il faisait désagréablement froid. En se retournant, il vit à nouveau ce feu magnifique, qui chuchotait, puis rugissait en lançant de hautes flammes le long de la cheminée, comme s'il se léchait les babines

au parfum savoureux du rôti de mouton. Au fond de son cœur, lui vint alors l'idée qu'il ne brûlait pour personne.

« Il a l'air vraiment mouillé, se dit le petit Célestin. Je vais le faire entrer, juste pour un quart d'heure. »

Il alla à la porte et l'ouvrit. Quand le petit homme entra, une bourrasque de vent traversa la maison, et fit trembler la vieille cheminée.

« Tu es un bon garçon, dit le petit homme. Ne t'occupe pas de tes frères ; je leur parlerai.

— S'il vous plaît, monsieur, n'en faites rien, dit Célestin. Je ne peux pas vous laisser rester jusqu'à leur retour. Ils me tueraient…

— Ah bon !? répondit le vieux monsieur. J'en suis bien désolé. Combien de temps puis-je rester ?

— Seulement jusqu'à ce que le rôti soit prêt, monsieur, répondit Célestin. Et il est presque cuit. »

Le vieux monsieur traversa alors la pièce, et s'assit à côté du foyer, avec le haut de son chapeau, qui était bien plus haut que le plafond, glissé dans le conduit de la cheminée.

« Vous allez sécher rapidement, à cet endroit, monsieur » dit Célestin, qui se rassit pour tourner la broche.

Mais le vieil homme ne sécha *pas du tout*. L'eau continuait à s'égoutter de son manteau, encore et encore, au milieu des cendres. Et le feu se mit à bouillonner et à crachoter, prenant un aspect de plus en plus noir et inquiétant. On n'avait jamais vu un manteau tel que celui-ci : chacun de ses plis formait une gouttière.

« Je vous demande pardon, monsieur, finit par dire Célestin, après avoir contemplé la pluie se répandre par terre en longues traînées d'argent, pendant près d'un quart d'heure. Puis-je prendre votre cape ?

— Non, merci, répondit le vieil homme.

— Et votre chapeau, monsieur ?

— Je vais bien, merci, répondit le vieil homme d'une voix brusque.

— Mais, monsieur… Je suis vraiment désolé… dit Célestin, avec hésitation. Voyez, monsieur, vous êtes en train d'éteindre le feu.

— Eh bien, le mouton n'en mettra que plus de temps à cuire ! » répondit sèchement le visiteur.

Célestin se sentait plutôt décontenancé par le comportement de son hôte, mélange de froideur et d'humilité. Il s'oublia dans la contemplation de la chaîne de la cheminée, pendant quelques minutes.

« Ce mouton a l'air très appétissant, finit par dire le vieux monsieur. Accepterais-tu de m'en donner un morceau ?

— C'est impossible, monsieur, répondit Célestin.

— J'ai très faim, poursuivit le vieil homme. Je n'ai rien mangé de la journée, ni de la veille. Tes frères ne se rendraient sûrement pas compte qu'il en manque un tout petit bout ! »

Il parla d'un ton si triste, que Célestin en fut tout remué.

« Ils m'ont dit que je pourrais avoir une tranche du rôti, dit-il, je peux vous la donner. Mais pas davantage.

— Tu es un bon garçon, répéta le vieil homme. »

Célestin réchauffa alors une assiette, et se mit à aiguiser un couteau.

« Si je suis battu pour cela, ça m'est égal », se dit-il.

À peine avait-il coupé une épaisse tranche de viande, qu'un énorme coup fut frappé à la porte. Le vieux monsieur bondit hors du foyer comme si la chaleur y était devenue insupportable. Célestin remit la tranche de mouton à sa place sur le rôti, du mieux qu'il le put, et courut ouvrir la porte.

« Pourquoi nous fais-tu attendre sous la pluie ?? demanda Duncan en brandissant la pointe de son parapluie sous le nez de Célestin.

— Eh oui, pourquoi, petit misérable ? dit Bruce, en lui administrant une bonne claque, tout en suivant son frère dans la cuisine.

— Bonté divine ! » s'exclama Duncan en ouvrant la porte.

Le petit homme, qui se tenait debout au milieu de la pièce, son chapeau à la main, s'inclina aussi vite qu'il le pût.

« Qui c'est, celui-là ? demanda Dunan, qui attrapa un rouleau à pâtisserie et se tourna vers Célestin avec un regard noir.

— Je n'en sais rien, mon frère, tu peux me croire ! répondit ce dernier, effrayé.

— Comment est-il entré ? rugit Duncan.

— Mon cher frère, répondit Célestin, d'un ton désapprobateur, il était *tellement* mouillé… »

C’est alors que le rouleau à pâtisserie prit la direction de la tête de Célestin. Mais le vieil homme interposa son chapeau pointu, qui, sous la violence du choc, projeta de l’eau au travers de toute la pièce. Le plus étonnant c’est, qu’à peine avait-il touché le chapeau, le rouleau à pâtisserie s’envola des mains de Duncan, tournoyant tel un brin d’herbe emporté par le vent, pour retomber dans le coin opposé de la pièce.

« Qui êtes-vous ? demanda Duncan, en se tournant vers lui.

— Et que voulez-vous ? grogna Bruce.

— Je suis un pauvre vieillard, monsieur, répondit le petit homme sur un ton fort modeste. J'ai aperçu votre feu briller au travers de la fenêtre, et j'ai sollicité votre hospitalité pour un quart d'heure.

— Veuillez sortir, à présent, dit Duncan. Il y a eu suffisamment d'eau chez nous pour aujourd'hui.

— Il fait bien froid pour mettre un vieil homme à la porte, monsieur. Voyez mes cheveux gris.

Ceux-ci retombaient sur ses épaules, comme je vous l'ai décrit plus haut.

— Eh bien, dit Bruce, ils sont suffisamment longs pour vous tenir chaud ! Sortez !

— Je suis réellement affamé, monsieur. Vous serait-il possible de me donner un morceau de pain avant que je m'en aille ?

— Du pain, tiens donc ! répondit Duncan. Croyez-vous que nous n'ayons rien d'autre à en faire, que de le donner à un type au nez rouge, tel que vous ?

— Vous n'avez qu'à vendre votre plume, dit Bruce, d'un ton méprisant. Allez, ouste !

— Un tout petit morceau, dit le vieil homme.

— Dehors ! cria Duncan.

— *S'il vous plaît*, messieurs.

— Dehors, et allez au diable ! » hurla Bruce, en le saisissant par le col.

Mais à peine l'avait-il touché qu'il se retrouva propulsé dans les airs, à la manière du rouleau à pâtisserie, et alla retomber lui aussi dans le même coin de la pièce.

Duncan, saisi de fureur, se précipita sur le vieil homme pour le mettre à la porte. Il s'envola lui aussi, exactement comme son frère et le rouleau à pâtisserie, en allant retomber dans le même recoin. Sa tête heurta le mur dans sa chute. Ainsi, tous trois gisaient à terre, inertes.

Le vieil homme se mit alors à tourner sur lui-même avec rapidité, jusqu'à ce que sa longue cape soit bien enroulée autour de sa personne, remit d'une tape son chapeau sur sa tête, - il restait penché, car celui-ci était plus haut que le plafond de la pièce -, forma dans ses moustaches une troisième boucle, et dit d'un ton parfaitement détaché :

« Messieurs, je vous souhaite une bonne matinée. À minuit, ce soir, je vous solliciterai à nouveau. Après avoir été mis à la porte d'une telle manière, ce sera ma toute dernière visite. Cela ne vous surprendra pas certainement pas…

— Si jamais je vous revois ici… » marmonna Duncan, un peu effrayé malgré tout, en se relevant.

Mais avant qu'il ait pu finir sa phrase, le vieux monsieur avait claqué la porte derrière lui. À ce même instant, passèrent devant la fenêtre les volutes des contours irréguliers d'un nuage, qui tourbillonna sur lui-même en descendant la vallée, dessinant toutes sortes de formes, tournant sans cesse dans l'air pour finir par fondre en une averse soudaine.

« Tu as fait du bon travail avec le mouton, Célestin. Sers-nous ! Mais quant au reste, si je te reprends à nous faire un coup pareil…

Quoi ??? Mais pourquoi la viande a-t-elle été tranchée !!!

— Tu te souviens m'en avoir promis un morceau, mon frère.

— Oh ?? Et tu t'es servi sur le rôti, pour récupérer toute la sauce ?? Eh bien, ce n'est pas demain que je te promets à nouveau une telle chose. Veux-tu bien sortir, et aller patienter dans la cave à charbon, jusqu'à ce qu'on t'appelle. »

Célestin sortit, assez déprimé. Les deux frères dévorèrent autant de viande qu'ils purent en avaler, et enfermèrent le reste dans le placard.

Quelle nuit ! Le vent ne cessait de hurler, et la pluie de tomber à verse. Les deux frères eurent encore suffisamment de bon sens pour poser tous les volets et fermer la porte à double tour avant de se mettre au lit.

Mais quand la pendule sonna minuit, tous deux furent réveillés par un bruit gigantesque. Leur porte s'ouvrit brutalement, avec une violence telle que la maison en trembla du sol au plafond.

« Qu'est-ce-que c'est ??? cria Duncan, en se dressant sur son lit.

— Ce n'est que moi » répondit le petit homme.

Les deux frères s'assirent sur leurs oreillers, les yeux ouverts dans le noir. La pièce était remplie de buée. Un rayon de lune, qui se faufilait par la fente d'un volet, éclairait le centre d'un gigantesque globe de fumée, qui tournait sur lui-même tout en montant et descendant, comme un bouchon. Au sommet de ce globe, sur un luxueux coussin, le petit homme était allongé, tout habillé, avec son chapeau sur la tête. Il y avait largement assez de place pour ce dernier, à présent, car le toit avait disparu…

« Vous vous trouvez gênés, j'en suis bien désolé, dit-il avec ironie. Vos lits sont tout mouillés. Vous devriez peut-être déménager dans la chambre de votre frère. Je n'ai pas touché au toit, là-bas. »

Ils ne se le firent pas dire deux fois, et se ruèrent dans la chambre de Célestin, trempés et morts de peur.

« Vous trouverez ma carte sur la table de la cuisine, leur cria le vieil homme. N'oubliez pas : ceci est ma *dernière* visite…

— Espérons-le » dit Duncan, tout en frissonnant.

Le globe disparut.

L'aube arriva enfin, et les deux frères jetèrent un œil par la petite fenêtre de la chambre de Célestin. La Vallée aux Trésors n'était plus que ruine et désolation.

L'inondation avait balayé la végétation, les cultures et le bétail. Il ne restait en lieu et place, qu'un désert de sable rouge et de boue grise. Les deux frères rampèrent jusqu'à la cuisine en tremblant, saisis d'horreur. L'eau avait dévasté tout le rez-de-chaussée : les provisions, les objets de valeur, tout avait été emporté. Il ne restait qu'une petite carte blanche, posée sur la table de la cuisine, sur laquelle était écrit, en longues lettres élégantes :

Monsieur le Vent du sud-ouest

Monsieur le Vent du sud-ouest n'avait qu'une parole. Après sa brève visite, relatée plus haut, il ne revint plus jamais dans la Vallée aux Trésors. Pire, il fit jouer ses relations, autrement dit, les autres vents d'ouest, pour que ceux-ci fassent de même. D'un bout de l'année à l'autre, il ne tomba plus une goutte d'eau dans la vallée. Alors que la végétation demeurait verte et luxuriante dans les plaines en contrebas, les terres des trois frères étaient devenues un désert. De ce qui avait été jadis le sol le plus fertile du royaume, il ne restait plus qu'un amoncellement instable de sable rouge. Incapables de faire face à cette adversité, les trois frères abandonnèrent, la mort dans l'âme, leurs terres, désormais sans valeur, pour tenter de gagner leur vie dans les villes et les plaines voisines. Ils ne possédaient plus rien, à l'exception de quelques articles de vaisselle en or, d'un style bizarrement démodé, derniers vestiges de leur fortune passée.

« Et si nous devenions orfèvres ? proposa Duncan à Bruce, alors qu'ils pénétraient dans la ville. C'est un sacré métier de canaille : nous pourrions incorporer une bonne quantité de limaille de cuivre à l'or, avant d'être découverts… »

La proposition fut jugée bonne. Ils louèrent une échoppe, et s'établirent orfèvres. Deux petits détails vinrent compromettre la rentabilité de leur commerce. Le premier, fut que l'or coupé de cuivre ne se révéla guère du goût de leurs clients. Le second fut que dès qu'ils avaient fait la moindre vente, les deux frères allaient la boire à la taverne voisine, laissant la boutique aux bons soins de Célestin. De cette façon, ils fondirent tout leur or sans dégager les profits qui auraient permis d'en acheter à nouveau. À la fin, il ne leur resta plus qu'une grande chope à bière, dont un de ses oncles avait fait un jour cadeau à Célestin. Cet oncle adorait cette chope, et ne s'en serait séparé pour rien au monde, même s'il n'y but jamais rien d'autre que de l'eau et du lait. C'était un objet très étrange. Son anse, en or sculpté, représentait deux boucles de cheveux tombant en cascade, ciselées si finement qu'elles semblaient faites de soie plutôt que de métal. À l'avant de la chope, ces boucles venaient former une barbe et des moustaches, façonnées avec la même habileté, qui entouraient un petit visage féroce, de l'or le plus rouge qu'on puisse imaginer. Et en son centre, deux yeux qui semblaient tout voir !

Il était impossible de boire à cette chope sans ressentir l'impression très nette d'être épié par ces deux yeux. Duncan put le confirmer quand, après avoir rempli la chope de vin dix-sept fois d'affilée, il la vit lui faire un clin d'œil.

Quand ce fut le tour de la chope d'être fondue en cuillères, le pauvre petit Célestin en eut le cœur brisé. Mais ses frères se moquèrent de lui, jetèrent la chope dans le creuset, et s'en furent en titubant jusqu'à la taverne. Comme d'habitude, ils laissèrent à Célestin la charge de verser l'or fondu dans les moules.

Quand ils furent sortis, Célestin jeta un dernier regard à son amie, dans le creuset. Déjà, l'anse en boucles de cheveux avait disparu. Il ne restait de la chope qu'un nez rouge et deux yeux brillants, qui paraissaient plus malicieux que jamais.

« Ce n'est pas bien étonnant, se dit Célestin, après avoir subi un tel traitement. »

Rempli de tristesse, il se rapprocha lentement de la fenêtre, pour respirer l'air frais du soir, et échapper aux violentes chaleurs du four.

La vue donnait directement sur la rangée de montagnes dominant la vallée, et sur le rocher d'où se jetait la Rivière d'Or. On était à la tombée du jour. Célestin, assis à la fenêtre, pouvait contempler les sommets des montagnes, que le soleil couchant ornait de pourpre et de carmin. Les nuages, tout autour, étaient comme embrasés, s'élevant en hautes flammes ardentes et vacillantes. Et la cascade, plus brillante que jamais, se jetait dans le vide en un déluge mouvant d'or pur, bordée sur toute sa longueur par un arc en ciel mauve, que les vapeurs d'eau estompaient par moments.

« Ah ! se dit Célestin, après avoir contemplé ce paysage un moment, si cette cascade était faite d'or, et non pas d'eau, quelle chose merveilleuse ce serait !

— Oh non, certainement pas, dit une voix au timbre clair et métallique, tout près de son oreille.

— Bonté divine ! Qui est là ? » s'exclama Célestin en se levant d'un bond.

Il n'y avait personne. Le jeune garçon regarda tout autour de la pièce, sous la table, et plusieurs fois derrière lui, sans apercevoir quiconque. Il se rassit donc à la fenêtre. Cette fois ci, il ne dit rien, mais continua à penser qu'une véritable cascade d'or offrirait de nombreux avantages.

« Certainement pas, mon garçon, répéta la même voix, un ton plus haut que précédemment.

— Mais qui donc est là !? demanda à nouveau Célestin »

Il fouilla les recoins et les placards, et finit par tourner sur lui-même de plus en plus vite au milieu de la pièce, persuadé qu'il y avait quelqu'un derrière lui. La même voix éclata alors à son oreille. Elle chantait, à présent, sur un ton particulièrement gai.

« La la la la… »

Aucun mot n'était prononcé. C'était seulement une mélodie douce, continue et entraînante, qui faisait penser au léger sifflement d'une bouilloire. Célestin regarda au dehors : non, le bruit provenait bien de l'intérieur. Du grenier ? De la cave ? Non, certainement de la pièce où il se tenait. La chanson s'accélérait, en notes claires.

« La la la la… »

Soudainement, Célestin réalisa que le bruit semblait provenir du four. Il courut l'ouvrir. C'était vrai : la chanson semblait venir, non seulement du four, mais plus particulièrement du creuset qui était à l'intérieur. Célestin en souleva le couvercle, et fit un saut en arrière : l'objet était en train de fredonner.

Tout à coup, la chanson s'arrêta, et une voix claire dit :

« Bonjour ! »

Célestin ne répondit pas.

« Bonjour, Célestin, mon garçon » répéta le creuset.

Célestin rassembla tout son courage, marcha droit vers le récipient, le sortit du four, et regarda à l'intérieur. L'or y avait entièrement fondu, et sa surface liquide était aussi lisse et polie que celle d'une rivière. Mais quand il se pencha, au lieu d'y voir le reflet de son propre petit visage, c'est le nez rouge et le regard aiguisé de son amie la chope qu'il aperçut. Et ce nez était devenu plus rouge, ce regard plus aiguisé que jamais.

« Allons, Célestin, mon garçon, dit la voix sortant du creuset. Je suis prêt. Verse-moi.

Mais Célestin, saisi d'effarement, était bien incapable d'une telle chose.

— Verse-moi, je te dis, répéta la voix d'un ton bourru.

Célestin ne bougeait toujours pas.

— Tu vas me verser, oui ou non ? dit la voix avec exaltation. Je brûle ! »

Retrouvant, par un effort violent, l'usage de ses membres, Célestin se saisit du creuset et l'inclina, comme pour en faire s'écouler l'or. Mais au lieu du métal liquide, c'est une paire de petites jambes dorées qui apparurent en premier. Elles furent suivies des basques d'un habit, d'une paire de bras pliés reposant sur les hanches, et enfin par la tête bien connue de son amie, la chope. Tous ces éléments, s'unissant alors qu'ils s'écoulaient à terre, finirent par former un petit lutin doré, haut d'à peu près cinquante centimètres, et solidement campé sur le sol.

« Et voilà ! » dit le lutin. Il entreprit ensuite d'étirer, tout d'abord ses jambes, puis ses bras, et de remuer la tête de haut en bas, puis de gauche à droite et d'avant en arrière, pendant cinq minutes d'affilée. Sans doute, voulait-il vérifier qu'il était correctement assemblé. Pendant ce temps là, Célestin le contemplait avec une stupéfaction muette. Le lutin était vêtu d'un pourpoint à taillades, tissé d'or, d'une texture si fine que les couleurs se reflétaient à sa surface comme sur de la nacre. Sur son pourpoint scintillant, et jusqu'à une longueur correspondant à la moitié de sa taille, sa barbe et sa chevelure retombaient en boucles, si aériennes que Célestin n'aurait pu dire où elles s'arrêtaient : elles paraissaient se fondre dans l'air. Les traits du visage, quant à eux, n'offraient pas du tout la même délicatesse. Ils étaient plutôt grossiers, d'un léger rougeoiement qui rappelait le cuivre, et dans leur aspect, témoignaient du caractère intraitable et opiniâtre de leur petit propriétaire.

Quand le lutin eut terminé l'examen de sa personne, il tourna ses petits yeux perçants en direction de Célestin, et le fixa un instant :

« Oh non, certainement pas, Célestin, mon garçon » dit le petit homme.

C'était une façon bien abrupte et bizarre de démarrer une conversation. Vraisemblablement, la phrase était censée répondre aux pensées de Célestin, qui avaient déjà provoqué l'intervention du lutin, dans le creuset. Mais quoi qu'il en soit, le jeune garçon n'avait aucun désir de contredire le lutin.

« *Certainement pas*, monsieur ? répondit-il doucement, sur un ton humble.

— Non, répondit le lutin fermement, certainement pas ! »

Sur ces mots, il enfonça fortement son chapeau sur ses sourcils, et entreprit sur quelques mètres, deux allers retours dans la pièce, en montant ses jambes le plus haut possible, et en les faisant retomber violemment. Cet intermède donna à Célestin le temps de rassembler ses esprits. Comme il ne voyait aucune raison majeure de craindre son petit visiteur, et comme la curiosité commençait à l'emporter sur l'étonnement, il hasarda une question déconcertante :

« S'il vous plaît, monsieur, demanda-t-il avec hésitation, étiez-vous… ma chope ? »

En entendant ces mots, le petit homme fit demi-tour sur le champ, marcha droit vers Célestin, et se dressant de toute sa taille, dit :

« Je *suis* le Roi de la Rivière d'Or. »

Sur quoi, il se lança dans deux allers retours supplémentaires, deux fois plus longs que les précédents, afin de laisser le sentiment de consternation que sa réponse avait produit sur son auditeur se dissiper. Il revint enfin vers Célestin, et se tint immobile, comme dans l'attente d'un commentaire de la part de celui-ci.

Célestin, déterminé à dire quelque chose, avança :

« J'espère que votre Majesté va bien… »

— Écoute ! dit le petit homme sans daigner répondre à la question prévenante qui lui avait été posée. Je suis le roi de ce que, vous, mortels, appelez : la Rivière d'Or. La forme dans laquelle tu as fait ma connaissance est due à la malveillance d'un roi plus puissant que moi. Et tu viens juste de me libérer de ses enchantements. Je t'ai observé, toi et ta conduite envers tes méchants frères. Ce que j'ai vu m'a donné envie de me mettre à ton service. Aussi, écoute bien. Celui qui sera capable de grimper en haut de la montagne, à l'endroit d'où se jette la Rivière d'Or, et qui versera dans sa source trois gouttes d'eau bénite… Eh bien, pour lui et pour lui seul, l'eau se changera en or. Mais chacun n'a droit qu'à *une seule* tentative. Et si quelqu'un s'avise de jeter de l'eau impie dans la rivière, celle-ci l'engloutira, et il sera changé en un rocher noir. »

Ce disant, le Roi de la Rivière d'Or se retourna, et alla se placer au centre du fourneau, là où les flammes étaient les plus ardentes. Son visage devint rouge, puis blanc, translucide, éblouissant - jetant une clarté aveuglante -, s'éleva en tremblant, puis disparut. Le Roi de la Rivière d'or s'était volatilisé.

« Oh non, oh non !, cria le pauvre Célestin, en se précipitant à sa suite près du fourneau. Oh non, pauvre de moi ! Ma chope ! Ma chope ! »

À peine le Roi de la Rivière d'Or avait-il fait sa sortie pour le moins extraordinaire, que Bruce et Duncan rentrèrent à la maison en rugissant, complètement saouls. Le fait d'apprendre la perte de leur dernier article de vaisselle, les dégrisa juste assez pour être capables de frapper Célestin continûment pendant un quart d'heure. Suite à cela, ils s'effondrèrent sur deux chaises, et lui demandèrent ce qui avait à dire pour sa défense. Célestin leur raconta tout, et bien entendu, ils n'en crurent pas un mot. Ils le frappèrent à nouveau, et se trainèrent ensuite jusqu'à leurs lits. Au matin, l'opiniâtreté avec laquelle Célestin défendait son récit, finit par convaincre quelque peu ses frères. La conséquence immédiate fut que ceux-ci, ayant longuement débattu l'épineuse question de savoir lequel des deux tenterait sa chance en premier, sortirent leurs épées, et commencèrent à se battre. Le vacarme produit par ce combat alerta les voisins, qui, ne pouvant les séparer, allèrent chercher un agent de police.

Bruce fit alors en sorte de s'enfuir pour aller se cacher. Duncan fut seul traduit devant le juge, condamné à l'amende pour avoir troublé l'ordre public. Et comme il avait but la veille jusqu'à son dernier sou, il fut jeté en prison le temps de trouver le moyen de payer sa dette.

Quand il apprit cela, Bruce fut enchanté. Il entreprit sur le champ de se rendre à la Rivière d'Or. Mais comment se procurer de l'eau bénite ? Il alla en demander à un prêtre. Mais celui-ci ne pouvait donner une telle chose à un homme dont l'âme s'était à ce point égarée. Bruce alla donc à vêpres pour la première fois de sa vie, et s'approchant pour faire un signe de croix, réussit à voler un peu d'eau bénite. Il rentra chez lui triomphant.

Le lendemain, il se leva avant l'aube, mit l'eau bénite dans une gourde, deux bouteilles de vin et un morceau de viande dans un sac, jeta le tout sur son dos, prit son bâton d'escalade, et partit vers la montagne.

Son chemin l'amenait à passer près de la prison. Et c'est en jetant un coup d'œil par les fenêtres, qu'il aperçût, à travers les barreaux, Duncan en personne, l'air inconsolable.

« Bonjour, mon frère ! dit Bruce. As-tu un message pour le Roi de la Rivière d'Or ? »

Duncan, de colère, grinça des dents, et agrippa les barreaux de sa cellule de toutes ses forces. Mais Bruce lui rit au nez, lui conseilla de prendre ses aises jusqu'à son retour, reprit son sac, secoua la gourde d'eau bénite sous les yeux de Duncan, et s'éloigna, plein d'optimisme.

Il faut dire que cette matinée aurait rendu quiconque, heureux, même sans la perspective d'une rivière d'or. Des traînées de brume, naissant de la rosée matinale, s'étendaient au travers de la vallée, d'où s'élevait le corps massif des montagnes. Les plus bas sommets étaient d'un gris pâle, que l'on pouvait à peine distinguer des brumes flottantes. En s'élevant, les parois des falaises capturaient de plus en plus le soleil, qui courait en touches vives, en couleurs flamboyantes, le long des rochers pointus, et perçait en de longs rayons horizontaux, au travers de leurs crêtes plantées de pins, droits comme des épées. Bien au dessus, des masses broyées de rochers rugueux, créaient des myriades de formes fantastiques, tremblotantes et hérissées. Ici et là, une traînée de neige illuminée par le soleil, dessinait le tracé de leurs crevasses, en une fourche lumineuse. Bien au dessus encore, et bien au-delà, plus clairs que la brume du matin, mais également plus purs et paisibles, dormaient, dans le bleu du ciel, les sommets les plus élevés et leurs neiges éternelles.

La Rivière d'Or, qui se jetait d'une des cimes les plus basses et les moins enneigées, était actuellement presque entièrement plongée dans l'obscurité, à l'exception des jets de vapeur les plus élevés, qui montaient lentement en buée au dessus de la ligne mouvante de la cascade, puis s'envolaient en petites bouffées dans la brise matinale.

Le regard et des pensées de Bruce étaient fixées sur son objectif, et sur lui seul. Oubliant la distance qu'il avait à parcourir, il partit sur un rythme trop rapide,

qui l'épuisa avant qu'il ait pu escalader les premières rangées basses de collines boisées. Il fut de plus grandement surpris, en les dépassant, de découvrir qu'un immense glacier, dont il ignorait complètement l'existence en dépit de sa bonne connaissance des montagnes, se dressait entre lui et la source de la Rivière d'Or. Il entreprit de l'escalader avec la parfaite assurance d'un montagnard aguerri, bien qu'il n'avait jamais gravi de sa vie entière, un sommet aussi dangereux, et d'aspect aussi étrange. La glace en était très glissante, et de toutes ses crevasses, montaient des bruits sauvages d'eau bouillonnante. Ces bruissements n'étaient ni réguliers, ni sourds, mais au contraire irréguliers et stridents. Parfois, ils s'élevaient en des notes aiguës et vagabondes, puis brisaient là, en de courts accents tristes, ou en des cris perçants et brusques qui n'étaient pas sans rappeler des voix humaines en détresse, ou en proie à la douleur. La glace était morcelée en des milliers de formes embrouillées, mais pas une, pensa Bruce, n'avait l'apparence que prend habituellement la glace brisée. Dans leurs contours, il y avait une expression étrange, comme une ressemblance éternelle avec des êtres vivants, aux traits déformés et dédaigneux. Des myriades d'ombres mensongères et de lumières criardes, flottaient ça et là, autour et au travers des sommets bleu pâles. Elles éblouissaient et désorientaient le voyageur, alors que ses oreilles devenaient sourdes, et qu'il était pris de vertiges, au milieu du rugissement constant des sources souterraines. Bruce ressentait de plus en plus vivement ces difficultés, alors qu'il progressait. À ses pieds, la glace craquait, s'ouvrant sur d'autres crevasses. Et bien qu'il ait souvent expérimenté ces dangers, sur les glaciers les plus accidentés et par les temps les plus tourmentés, il se sentait oppressé par une épouvante nouvelle. Il sauta au-dessus de la dernière faille des rochers, et se jeta, épuisé et tremblant, sur le sol ferme du sommet de la montagne.

Il avait été contraint d'abandonner son sac de provisions, qui l'encombrait durant son escalade, et le mettait en danger. Le seul moyen qui lui restait pour se rafraichir était de sucer des morceaux de glace. Ceci eut l'avantage d'apaiser sa soif.

Une heure de sommeil reposa son corps. Et son inépuisable cupidité lui donna la force de reprendre son périlleux voyage.

Son chemin le conduisait à présent tout droit vers une crête de rochers rouges, sans une touffe d'herbe sur laquelle prendre appui, ou une corniche qui en l'ombrageant, le protègerait du soleil. Il était passé midi ; les rayons du soleil frappaient intensément le sentier étroit ; et c'est toute l'atmosphère qui se trouvait immobile, comme écrasée de chaleur. Une soif intense vint bientôt s'ajouter à la fatigue physique dont souffrait Bruce. À force de la regarder, il finit par prendre la gourde qui pendait à sa ceinture.

« Trois gouttes suffisent, se dit-il. Je peux me permettre de boire une ou deux gorgées. »

Il ouvrit la gourde, et allait la porter à ses lèvres, quand son regard s'arrêta sur quelque chose qui gisait sur le sol, à côté de lui. La chose semblait bouger. C'était un petit chien, déjà quasiment mort de soif. Sa langue était pendante, sa bouche sèche, ses membres étendus, immobiles. Autour de ses babines et de son cou, une colonie de fourmis noires allaient et venaient. Son œil se posa sur la bouteille que tenait Bruce. Ce dernier la porta à ses lèvres, but, repoussa l'animal du bout du pied, et s'éloigna.

Il lui sembla alors, sans qu'il puisse l'expliquer, qu'un nuage noir venait d'obscurcir le bleu du ciel.

Le sentier devenait à chaque instant plus raide et plus escarpé. Et la vivacité de l'air, à cette altitude, lui piquait le sang jusqu'à le remplir de fièvre. Le bruit de l'eau dévalant l'intérieur des collines résonnait comme des railleries à ses oreilles. Sa soif devenait de plus en plus ardente. Une heure passa. Il regarda une fois de plus, la gourde suspendue à sa hanche. Celle-ci était à moitié vide, mais il restait beaucoup plus que trois gouttes d'eau à l'intérieur. Il s'arrêta pour l'ouvrir. Et à nouveau, il entendit quelque chose bouger, sur le sentier devant lui. C'était un enfant blond,

étendu sur le rocher, quasiment sans connaissance. Sa poitrine se soulevait sous l'effet de la soif, ses yeux se fermaient déjà, ses lèvres étaient brûlantes et desséchées. Bruce le fixa du regard un instant, but à sa gourde, et passa son chemin.

C'est alors qu'un nuage gris sombre vint cacher le soleil, et que des ombres effilées, en forme de serpents, grimpèrent lentement le flanc des collines.

Bruce continuait sa route avec difficulté. Le soleil se couchait, mais la tombée du soir semblait n'apporter aucune fraîcheur. L'air immobile pesait comme du plomb sur son front et sur sa poitrine. Mais le but était proche. Il aperçut la source de la Rivière d'Or jaillir du sommet de la colline, à peine cent cinquante mètres au dessus de lui. Il fit une pause afin de reprendre son souffle, et s'apprêtait à terminer son voyage dans un dernier bond, quand il entendit un faible gémissement. Il se retourna, et aperçut un vieil homme, à la chevelure grise, étendu sur le sol. Son regard était noyé, son visage d'une pâleur mortelle, et crispé en une expression de désespoir.

« De l'eau ! Il tendit les bras vers Bruce. De l'eau ! Ou je vais mourir !

— Je n'en ai pas ! répondit Bruce. Tu as fait ton temps, vieillard ! »

Il enjamba le corps allongé, et pressa le pas.

C'est alors qu'un éclair surgit de l'est. Il tourna trois fois, emplissant le ciel tout entier, puis disparut, ne laissant derrière lui qu'une impénétrable obscurité.

Le soleil était quasiment couché. Il plongea derrière l'horizon tel une boule de feu. Le rugissement de la Rivière d'Or monta aux oreilles de Bruce. Il se tenait debout, sur les rives du précipice d'où elle jaillissait. Le torrent de la rivière était rempli des glorieux rayons du soleil couchant. Les crêtes des vagues ondulaient comme des langues de feu, et dans l'écume des flots, brillaient des éclats de sang. La clameur de la rivière, de plus en plus forte, emplissait tous ses sens. Il fut pris de

vertige. En tremblant, il détacha la gourde de sa ceinture, et la lança au milieu du torrent. Il sentit alors ses membres traversés par une froideur de glace, chancela, et s'effondra en poussant un cri. Les eaux se refermèrent sur sa plainte, et le gémissement de la rivière s'éleva sauvagement dans la nuit, alors que la puissance de son torrent s'abattait sur… un *rocher noir*…

Le pauvre petit Célestin, laissé seul à la maison, attendit avec beaucoup d'angoisse le retour de Bruce. Voyant que celui-ci ne revenait pas, il eut terriblement peur, et s'en fut à la prison tout raconter à Duncan. Ce dernier en fut enchanté, disant que Bruce avait certainement été changé en un rocher noir, et que tout l'or lui reviendrait désormais. Célestin, quant à lui, se sentit écrasé de tristesse, et pleura toute la nuit.

Le lendemain, à son lever, il réalisa qu'il n'avait rien à manger, et pas d'argent pour acheter quoi que ce soit. Il alla alors s'embaucher chez un autre orfèvre. Le temps qu'il passa là-bas, il travailla avec une telle ardeur, et durant de si longues heures, qu'il amassa rapidement de quoi payer la dette de son frère. Il alla lui porter la somme à la prison, et Duncan fut libéré. Il en fut enchanté, et déclara qu'une partie de l'or de la rivière devrait lui revenir. Mais Célestin le supplia seulement d'aller là-bas, pour voir ce qui était advenu à Bruce.

Quand Duncan apprit que Bruce avait volé l'eau bénite, il se dit qu'un tel procédé pourrait ne pas recueillir l'assentiment du Roi de la Rivière d'Or, et décida de s'y prendre autrement. Il demanda à Célestin davantage d'argent, et se rendit auprès d'un prêtre dépravé, qui lui donna de l'eau bénite sans hésiter. Duncan fut alors persuadé que tout irait bien pour lui. Il se leva très tôt, avant l'aube, mit un peu de vin et quelques morceaux de pain dans un sac, son eau bénite dans une gourde, et partit pour les montagnes. Comme son frère, il éprouva une grande surprise à la vue du glacier, et eut beaucoup de difficulté à l'escalader, même après avoir abandonné son sac derrière lui. Le ciel était sans nuages, mais l'atmosphère était pourtant sombre : une lourde brume mauve flottait, et les montagnes paraissaient sinistres et menaçantes. Quand Duncan emprunta le sentier rocailleux

et escarpé, la soif le saisit, comme elle avait déjà saisi son frère, jusqu'à ce que le grimpeur porte la gourde à ses lèvres. Il vit alors l'enfant blond, étendu devant lui sur les rochers, qui pleurait à son intention, et gémissait pour avoir de l'eau.

« De l'eau… ? Vraiment ? Je n'en ai même pas suffisamment pour moi-même » répondit Duncan, tout en passant son chemin.

Il eut alors l'impression que les rayons du soleil devenaient plus pâles, et il vit un banc de nuages noirs se lever à l'ouest.

Il continua à grimper pendant une heure, jusqu'à ce que la soif le saisisse à nouveau. Il s'apprêtait à boire quand il aperçut le vieil homme couché devant lui sur le chemin, le suppliant de lui donner de l'eau

« De l'eau… ? Vraiment ? Je n'en ai même pas suffisamment pour moi-même » répondit Duncan, tout en passant son chemin.

Toute lumière sembla alors s'estomper devant ses yeux, et en levant la tête, il vit qu'un brouillard couleur de sang avait obscurci le soleil.

Le banc de nuages noirs s'élevait désormais très haut, et ses contours s'agitaient, comme les remous d'une mer déchaînée. Leurs longues ombres projetaient des lueurs vacillantes sur le sentier où marchait Duncan.

Ce dernier poursuivit son ascension durant une heure. La soif revint. Et comme il portait la gourde à ses lèvres, il vit son frère Bruce, étendu, exténué, devant lui. Celui-ci leva alors les bras vers lui, le suppliant de lui donner de l'eau.

« Ha ! Ha ! s'écria Duncan en riant. C'est toi ? Rappelle-toi des barreaux de ma prison, mon garçon. De l'eau, vraiment ? Crois-tu que j'aie fait tout ce chemin pour t'en apporter ? »

Il enjamba la silhouette. Mais en passant, il crut voir sur ses lèvres une étrange expression moqueuse.

Après avoir marché quelques mètres, il se retourna : il n'y avait plus personne. Il fut alors saisi par une épouvante soudaine, dont il ne comprenait pas la raison. Mais le désir de posséder l'or finit par l'emporter, et il poursuivit son chemin. Le banc de nuages noirs s'était élevé jusqu'au zénith. De petits éclairs en formes de spirales en jaillissaient. Entre les éclats de lumière, des vagues sombres semblaient se soulever et flotter, remplissant tout le ciel. L'horizon, dans le couchant, ressemblait à une mer de sang, lisse et plate. De l'ouest, soufflait un vent violent, qui faisait exploser les nuages pourpres en fragments, pour les éparpiller très loin dans l'obscurité. Alors que Duncan se tenait debout, sur les berges de la Rivière d'Or, le bouillonnement de l'eau avait la couleur des nuages d'orage, alors que l'écume des vagues brillait comme du feu.

Au moment où le jeune homme jeta sa gourde dans le courant, le rugissement du torrent en contrebas, se joignit au vacarme du tonnerre au dessus de lui. Les éclairs se reflétèrent dans son regard, la terre céda sous ses pieds, Les eaux se refermèrent sur son dernier cri, et le gémissement de la rivière s'éleva sauvagement dans la nuit, alors que la puissance de son torrent s'abattait sur… un *rocher noir*…

Quand Célestin comprit que Duncan ne reviendrait pas, il se sentit fort attristé, tout en ne sachant pas ce qu'il devait faire. De plus, il n'avait pas d'argent, et était toujours contraint de se louer chez cet orfèvre, qui le faisait travailler très dur pour un salaire misérable. Aussi, après un ou deux mois, il se lassa, et se décida à aller tenter sa chance à la Rivière d'Or.

« Le petit roi avait l'air bien gentil, se disait-il. Je ne pense pas qu'il pourrait me changer en un rocher noir. »

Il alla donc voir le prêtre, qui, dès qu'il en fit la demande, lui donna de l'eau bénite. Puis Célestin mit quelques morceaux de pain dans un sac, son eau dans une gourde, et prit la route dès l'aube en direction des montagnes.

L'ascension du glacier avait occasionné des difficultés à ses deux frères. Mais dans le cas de Célestin, qui n'avait pas leur habitude de la montagne et qui était moins robuste qu'eux, ce fut vingt fois pire. Plusieurs fois, il chuta douloureusement, perdit son sac et ses provisions, et fut terrifié par les bruits étranges qui montaient de sous la glace. Son ascension terminée, il resta longtemps allongé sur l'herbe, puis entreprit d'escalader le dernier sommet au moment le plus chaud de la journée. Une heure après, il eut terriblement soif. Il s'apprêtait à boire, comme ses frères, quand il aperçut un vieil homme qui arrivait au devant de lui, sur le sentier, appuyé sur une canne.

« Mon garçon, j'ai tellement soif que je crois que je vais défaillir. Donne-moi un peu de ton eau. »

Célestin l'observa de plus près, et le trouvant pâle et fatigué, lui donna de l'eau.

« S'il vous plaît, juste une chose, ne buvez pas tout », dit-il.

Mais le vieil homme en but une bonne quantité, et lui rendit la gourde aux deux tiers vide. Puis il lui souhaita bonne route, et Célestin reprit gaiement son chemin. C'est alors que le sentier devint, sous ses pas, de plus en plus facile. Deux ou trois touffes d'herbe firent leur apparition, et quelques grillons se mirent à

chanter sur ses berges. Célestin se dit qu'il n'avait jamais entendu une aussi joyeuse mélodie.

Il marcha une heure encore, avant que la soif ne devienne si pressante qu'il dut s'arrêter pour boire. À peine avait-il porté la gourde à ses lèvres, qu'il vit un enfant, allongé sur le bord du chemin, haletant, et gémissant pitoyablement pour qu'on lui donne de l'eau. Célestin se fit violence, et résolut de supporter la soif encore un peu. Il porta la gourde aux lèvres de l'enfant, qui but toute l'eau qui restait, à l'exception de quelques gouttes. Puis celui-ci lui sourit, se releva, et partit en courant vers le bas de la colline. Célestin le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait la taille d'une petite étoile, se détourna, et reprit son ascension. Et désormais, sur les rochers, il y avait autour de lui toutes sortes de fleurs parfumées : de la mousse d'un vert vif, émaillée de fleurs rose pâle, des gentianes, aux trompettes légères, d'un bleu plus pur que le ciel, et des lys d'un blanc vaporeux. Des papillons pourpres et violets voletaient ça et là. Et l'air était baigné d'une lumière si pure, que Célestin se sentait empli d'un bonheur qu'il n'avait jamais connu.

Après avoir grimpé une heure de plus, sa soif devint intolérable. En jetant un coup d'œil à sa gourde, il vit qu'il ne lui restait que cinq à six gouttes d'eau, et qu'il ne pouvait pas se permettre de boire. Alors qu'il raccrochait la gourde à sa ceinture, il vit, comme Bruce avant lui, un petit chien couché sur les rochers, et cherchant son souffle. Célestin s'arrêta devant lui, et le contempla. Puis il regarda la Rivière d'Or, pas plus de cent cinquante mètres au-dessus de lui. Il pensa alors aux paroles du petit roi, selon lesquelles chacun n'avait droit qu'à une seule tentative. Il essaya alors d'enjamber l'animal, mais celui-ci gémit pitoyablement.

« Pauvre petite bête, dit Célestin. Si je ne fais rien, il sera mort quand je reviendrai. »

Il l'observa avec davantage d'attention, et le chien jeta sur lui un regard si mélancolique, que Célestin ne put en supporter davantage.

« Que le roi et tout son or, aillent au diable ! » dit-il, en versant tout le contenu de la gourde dans la gueule du chien.

Celui-ci se leva alors d'un bond, et se tint sur ses pattes de derrière. Sa queue avait disparu. Ses oreilles s'allongèrent, s'allongèrent…, et prirent un aspect doré et soyeux. Sa truffe devint très rouge. Ses yeux brillèrent de mille éclats. En quelques secondes, le chien avait disparu, et devant Célestin, se tenait son vieil ami, le Roi de la Rivière d'Or.

« Merci, dit le monarque. Mais pourquoi n'es-tu pas venu en premier, au lieu de m'envoyer tes deux coquins de frères ? demanda le lutin. J'ai été contraint de les changer en pierres. Des rochers bien solides, voilà de qu'ils sont devenus !

— Oh non ! s'écria Célestin. Vous n'avez pas été cruel à ce point ?

— Cruel ?? répondit le lutin. Mais ils ont versé de l'eau impie dans ma rivière ! Tu crois que je vais tolérer cela ?

— Eh bien, dit Célestin. Je suis certain, Monsieur… ; enfin, je voulais dire, Votre Majesté, qu'ils ont bien pris cette eau dans un bénitier.

— Très certainement, répondit le lutin. Mais, vois-tu, - et son ton, en parlant, devenait de plus en plus sévère -, de l'eau que l'on refusé à des malades et à des mourants perd tous ses pouvoirs, même si elle a au préalable été bénie par tous les saints du paradis. Inversement, de l'eau, même souillée, qui a été offerte dans le transport de la compassion, devient bénite. »

Sur ces mots, le lutin se pencha pour cueillir un lys à ses pieds. Sur le bord de ses pétales blancs, tremblaient trois gouttes de claire rosée. Il les fit tomber dans la gourde, que Célestin tenait à la main.

« Jette-les dans la rivière, dit-il. Et redescends la montagne par le flanc de coteau opposé à celui-ci. Dépêche-toi ! »

Alors qu'il prononçait ces mots, la silhouette du lutin se brouilla. Les couleurs changeantes de son costume se fondirent en une brume cristalline. Un instant, on l'aperçut encore, drapé de ce brouillard, comme s'il avait été ceinturé par un large arc-en-ciel. Puis les couleurs s'estompèrent. La brume s'évapora dans l'air : le monarque avait disparu.

Célestin monta jusqu'aux berges de la Rivière d'Or. Ses flots étaient aussi clairs que le cristal, aussi lumineux que le soleil. Et à l'endroit où il jeta les trois gouttes de rosée, se forma un petit tourbillon, dans lequel l'eau vint s'y engouffrer en une douce mélodie.

Célestin resta longtemps immobile, contemplant la rivière. Il se sentait très déçu : non seulement l'eau ne s'était pas changée en or, mais le volume des flots eux-mêmes paraissait avoir beaucoup diminué. Malgré tout, il suivit les ordres du lutin, et redescendit, par le flanc de coteau opposé, jusqu'à la Vallée aux Trésors. Et tout au long de sa route, le vacarme de l'eau qui se frayait un chemin sous la terre, l'accompagna. Quand il parvint dans la vallée, il vit qu'une autre rivière, comparable à la Rivière d'Or, jaillissait désormais d'une nouvelle faille creusée dans la falaise, et alimentait d'innombrables ruisseaux, qui couraient au milieu des amas desséchés de sable rouge. Et tout à coup, de l'herbe verte apparut aux alentours de ces cours d'eau, et des plantes grimpantes partirent à l'assaut des talus de terre, désormais humides. De jeunes fleurs s'ouvrirent sur les berges des ruisseaux, comme s'allument les étoiles au crépuscule du soir, quand la nuit s'avance. En grandissant, des buissons de myrte et les vrilles des vignes, jetaient des ombres de plus en plus longues sur la vallée.

Et c'est ainsi que la Vallée aux Trésors redevint un jardin, et que tout l'héritage qui avait été perdu par brutalité, fut regagné par Amour.

Célestin s'établit dans la vallée. Les nécessiteux étaient toujours les bienvenus chez lui. En conséquence, ses granges regorgèrent de blé, et jamais il ne manqua de rien au logis. La rivière, conformément à la prophétie du lutin, était bel et bien devenue une rivière d'or.

Aujourd'hui encore, les habitants du pays montrent aux visiteurs l'endroit exact où les trois gouttes d'eau bénite furent jetées dans le torrent, et suivent la course souterraine de la Rivière d'Or, jusqu'à son jaillissement dans la vallée.

Aujourd'hui encore, à la source de ce torrent, on peut voir deux rochers noirs. Et chaque soir, au coucher du soleil, les flots qui les contournent gémissent mélancoliquement.

Deux rochers noirs, que les gens de la vallée ont baptisé les « Sales frérots »…

YOLANDE ELLIS